

## *Sur l'auteur*

Dag Solstad est né en 1941 à Sandefjord en Norvège. Il s'inscrit dans ce courant d'écrivains norvégiens et scandinaves qui ont repris le *stream of consciouness*, et excelle pour sa capacité à analyser la conscience moderne. Son écriture, faite de lancinantes ritournelles, est souvent comparée à celle de Thomas Bernhard. Auteur d'une trentaine de livres, il est le seul auteur norvégien à avoir obtenu trois fois le prix de la Critique littéraire norvégienne. Il est également récipiendaire du prix de Littérature du Conseil nordique en 1989 pour *Roman 1987* et en 2017, pour l'ensemble de son œuvre, du prix nordique de l'Académie suédoise, considéré comme le «petit Nobel». *Onzième roman, livre dix-huit* a été traduit dans vingt-trois langues. Son seul autre roman traduit à ce jour en français, *Honte et dignité*, (Les Allusifs, 2008) avait été nommé à sa sortie au prix Femina.



ONZIÈME ROMAN,  
LIVRE DIX-HUIT

*Du même auteur*

*Honte et dignité*, Les Allusifs, 2008.

Dag Solstad

ONZIÈME ROMAN,  
LIVRE DIX-HUIT

Roman

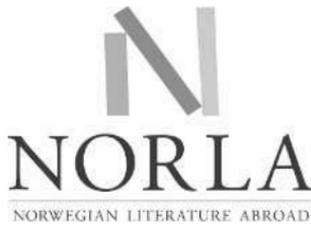
Traduit du norvégien  
par Jean-Baptiste Coursaud

Préface d'Haruki Murakami

Traduite du japonais  
par Jean-Baptiste Flamin

**NOTAB/LIA**

Cet ouvrage a été publié  
avec le soutien financier de



Titre original: *Elleve roman, bok atten*

© Forlaget Oktober as, Oslo 1992, 2005

© Haruki Murakami, 2015. Reprinted by permission  
of ICM Partners, pour la préface

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018, pour la présente édition

© Visuel: Paprika

ISBN: 978-2-88250-527-9

Certaines tournures extraites du *Canard sauvage* sont une traduction  
de Terje Sinding (*Le Canard sauvage*, in: *Les douze dernières pièces*,  
*vol. II*, Henrik Ibsen, Imprimerie Nationale éditions, 1992, (N.d.T.).

Durant tout le mois d'août 2010, j'ai séjourné dans la ville d'Oslo, à l'invitation de la Maison de la littérature, un organisme culturel norvégien. «Vous donnerez une séance de lecture publique lors d'une soirée, puis vous pourrez rester en ville aussi longtemps que vous le souhaitez. Il y a tout ce qu'il faut à la Maison de la littérature pour votre séjour», m'avait-on déclaré. Prenant cette invitation au pied de la lettre, j'ai demandé, à tout hasard : – Dans ce cas, puis-je rester un mois ? – Oui, bien sûr, ne vous gênez pas. Voilà comment mon épouse et moi nous sommes retrouvés à abuser longuement de l'hospitalité de nos hôtes. Imaginez un appartement grosso modo aussi excessivement vaste qu'une salle de classe, adossé à la bibliothèque, et pourvu d'une kitchenette où nous avons pu cuisiner nous-mêmes. Il était situé à deux pas d'une salle de billard fort plaisante comportant un restaurant avec terrasse, où nous avons souvent pris nos repas. À côté de la Maison de la littérature se trouvait un café un peu chic, et en face, il y avait

le parc du Palais royal, immense et ravissant, où je faisais mon jogging. La princesse héritière m'a fait l'honneur de sortir du palais et de traverser la rue incognito pour assister à ma lecture. La famille royale norvégienne est très accessible, et comme personne dans le public ne s'est particulièrement ému de voir Son Altesse, je ne me suis même pas rendu compte de sa présence. Je n'ai su que plus tard, à ma grande surprise, qu'elle avait compté parmi les auditeurs.

La Maison de la littérature accueille des écrivains et écrivaines du monde entier, le temps d'une conférence ou d'une lecture, mais tous y restent quelques jours au grand maximum, ce qui explique que mon séjour prolongé ait alimenté les conversations après mon départ. Récemment, à New York, j'ai en effet eu l'occasion de rencontrer l'écrivaine Donna Tartt, fraîchement revenue de la Maison de la littérature où elle avait été invitée à son tour. Elle m'a fait savoir, un sourire aux lèvres : « On m'a dit que vous aviez séjourné là-bas un mois, alors j'ai aussitôt demandé à ce qu'on me montre votre chambre. » Je ne vous raconte pas le malaise...

Oslo est une ville magnifique, de taille idéale pour se balader et desservie par un réseau de tramways rapide et efficace ; j'y suis resté un mois sans m'ennuyer un seul instant. Bien que capitale et plus grande ville de Norvège, Oslo n'est pas si peuplée que ça. Les rues sont propres et sûres, et même en août, les températures demeurent agréables – c'est à peine si les nuits sont fraîches. Cependant, au bout

de trente et un jours, j'avais naturellement fini tous les livres que j'avais apportés : j'en ai donc cherché de nouveaux, en anglais, à l'occasion d'un court voyage en Suède, dans une librairie de l'aéroport d'Oslo. C'est là que je suis tombé par hasard sur ce *Onzième roman, livre dix-huit*, de Dag Solstad, une œuvre au titre réellement intrigant (le titre original, *Elleve roman, bok atten*, s'explique parce qu'il s'agit littéralement du onzième roman et du dix-huitième livre de l'auteur. Difficile de faire plus objectif). À ce moment-là, je n'avais encore jamais entendu parler de Solstad, mais cette traduction anglaise d'un écrivain norvégien a éveillé mon intérêt et je l'ai achetée, curieux de découvrir à quoi elle ressemblait. Bien sûr, j'avais été séduit par le titre. Assis dans l'avion, j'ai commencé à feuilleter les premières pages, et me suis trouvé incapable d'arrêter – au moindre moment de libre durant mon séjour, je me replongeais dans cette lecture avec enthousiasme. Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais plus vu à ce point happé par un roman.

Honnêtement, une fois le livre refermé, ma première impression fut que j'étais tombé sur un ouvrage bien étrange. Son contenu s'était révélé aussi singulier que son titre. C'en était même déconcertant, et pourtant fascinant. Je l'avais lu, tenu en haleine jusqu'à la toute dernière page, désireux de connaître l'évolution de l'intrigue. On ne rencontre pas souvent de telles histoires.

L'étrangeté, dans ce roman, provient d'abord du style. Novateur ou ancien ? Impossible de trancher. Style et intrigue sont assez traditionnels en apparence, mais dégagent pourtant quelque chose d'avant-gardiste. Chaque fois que l'on me demandait de décrire ce roman, je répondais, faute de mieux et hésitant, que l'on pouvait le voir comme une œuvre postmoderne habillée à la mode conservatrice... Je n'ai toujours pas trouvé de tournure plus appropriée. Mon aperçu des autres œuvres de Solstad m'incite à penser que ce style romanesque est propre à cet écrivain. Du point de vue technique, nous sommes face à un réalisme consommé, mais un réalisme qui, d'une certaine façon, dévie peu à peu du réel, de manière insaisissable... Il semblerait en tout cas que cet auteur soit du genre à cultiver à fond son style personnel, sans considération pour les courants de l'époque, les tendances ou les canons littéraires. Sa voix ne rappelle celle d'aucun autre écrivain contemporain de ma connaissance. Elle est d'une grande originalité. Et cette originalité inébranlable est sans doute aussi la raison pour laquelle ce livre m'a entraîné avec lui de façon irrésistible.

Dag Solstad est un écrivain norvégien emblématique, qui en près d'un demi-siècle a publié de nombreux romans, recueils de nouvelles, pièces de théâtre et essais, et dans la même période a remporté à trois reprises – fait unique – le prix de la Critique littéraire norvégienne. Ses ouvrages ont été traduits à ce jour en trente langues. Né en 1941 à Sandefjord en Norvège, il commence sa carrière en

1965. Jeune auteur ambitieux dans les années 1960, il réalise des œuvres à forte coloration politique qui suscitent le débat, mais son style finira par prendre un tour plus « existentiel » ; et dans les années 1990, grâce à sa plume unique, empreinte de cynisme froid, et à un sens de l'humour quelque peu insolite, il conquiert un large lectorat, non seulement en Norvège mais également à travers le monde. Toutefois, pour autant que je sache, aucune de ses œuvres n'avait encore été publiée au Japon. C'est donc un honneur pour moi d'être devenu, bien que par hasard, le premier traducteur à présenter cet écrivain à l'archipel. *Onzième roman, livre dix-huit* parut en Norvège en 1992 et fut traduit en anglais en 2001. Le passage des œuvres de Solstad dans la sphère anglophone est lui aussi relativement récent.

L'envie de traduire cette œuvre m'a saisi dès sa lecture achevée, mais ne parlant hélas pas le norvégien, il fallait me résoudre à effectuer une traduction-relais depuis l'anglais ; or les scrupules me firent hésiter. Ma ligne de conduite en tant que traducteur, mais aussi en tant qu'auteur, est en effet d'éviter autant que possible les traductions-relais. Cependant, après de longues tergiversations, la volonté de traduire cette œuvre moi-même, depuis l'anglais et non le norvégien – seulement, bien sûr, si l'auteur y consentait –, l'emporta. À cela deux raisons : la première était que l'on pouvait attendre longtemps avant que quelqu'un propose une traduction japonaise depuis le norvégien ; et la seconde, que ce texte de Solstad est d'une logique à toute

épreuve, qui écarte le moindre sentimentalisme, et comporte extrêmement peu de descriptions de paysages : en ce sens, la « perte » inhérente à toute traduction-relais me semblait devoir être minimale.

Le style de Solstad, très particulier, est traversé du début à la fin par une logique implacable. Presque toujours, Solstad publie tantôt un texte très court, tantôt un texte long. Ses textes courts sont simples et secs, comme du Raymond Carver, tandis que les longs sont bourrés de raisonnements logiques qui font l'effet de nœuds très serrés, noués les uns sur les autres, comme une boîte dans une boîte dans une boîte. Démêler ces nœuds un par un pour en faire un texte japonais s'est révélé très ardu. Traduit tel quel, le texte n'aurait rien rendu d'intelligible (la langue japonaise n'étant pas construite de manière aussi logique) ; il m'a donc fallu débrouiller le tout pour le disséquer soigneusement, le réduire en morceaux plus aisément compréhensibles, puis le recomposer. Par ailleurs, dans le manuscrit de Solstad, l'écriture se déroule sans interruption, presque sans retour à la ligne, ce qui, imprimé tel quel, donne des pages entièrement noires. Une telle densité de signes ne produit pas le même effet en langue européenne et en langue japonaise ; c'est pourquoi, par égard pour le confort de lecture, j'ai été forcé d'introduire quelques retours à la ligne, absents du texte original. J'en appelle à votre indulgence.

Ensuite, sachez qu'il y a très peu d'analyses psychologiques chez cet auteur. Je n'irai bien sûr pas

jusqu'à dire qu'il n'y en a aucune, mais les descriptions sont totalement gratuites, et en tant que telles, elles s'interrompent brutalement, sans compter que les développements qui nous permettraient de comprendre leur utilité sont maigres à l'excès. La psychologie est certes présente, mais anecdotique, on ne sait pas précisément d'où elle vient ni où elle nous mène. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne sert pas du tout à clarifier les choses. Elle laisse plutôt au lecteur une sorte de «sentiment d'abandon» surréaliste. C'est une sensation bien curieuse, me suis-je dit après la lecture, qui m'a poussé à relire pour la première fois depuis longtemps *Le Canard sauvage* d'Ibsen, une pièce qui joue d'ailleurs un rôle important dans ce roman, pour découvrir avec surprise que ces deux œuvres présentent fondamentalement de sérieuses similitudes quant à l'atmosphère. L'ambiance qui se dégage du roman de Solstad rappelle beaucoup celle de la pièce d'Ibsen. Les personnages du *Canard sauvage* ont chacun leur toile de fond, poursuivent chacun un but différent dans la vie, mais à nos yeux de lecteurs d'aujourd'hui (ainsi que, j'imagine, à ceux des lecteurs de l'époque), ils apparaissent tous légèrement étranges. Si leur psychologie et leurs intentions, sommairement explicitées, nous sont compréhensibles, il nous est en revanche quasiment impossible de nous sentir proches d'eux. En effet, bien que la psychologie et les intentions obéissent à une logique propre à chacun, cette logique ne fusionne jamais complètement avec celle des autres. Elles

ne font que se croiser sans se rencontrer, ou se heurtent avant de perdre leur cap dans la collision. Ces personnages nous semblent ainsi plus ou moins excentriques. C'est bien à cause de ce comportement, d'ailleurs, qu'une terrible tragédie s'abattra finalement sur eux. Les façons dont ces gens se croisent et se heurtent dans la pièce d'Ibsen et le roman de Solstad se répondent avec brio. On pourrait presque avancer que dans ces deux œuvres, les personnages semblent éviter intentionnellement de se comprendre les uns les autres.

J'ignore si un tel « style » est caractéristique de la littérature norvégienne ou s'il s'agit de quelque chose que partagent seulement Ibsen et Solstad. Toutefois, dans ces deux œuvres, l'âpreté du climat, l'étroitesse qui enserme le cœur des personnages et, à cause (ou en dépit) de cela, la morale qu'il leur est nécessaire de poursuivre, finissent par pénétrer le lecteur jusqu'aux os. Le sens de l'humour particulier et inné (véritablement distillé au compte-gouttes) ainsi que l'art du récit discret mais néanmoins ingénieux des deux auteurs réussissent fort habilement à atténuer l'intensité qui traverse leurs pages. On atteint là un équilibre à mes yeux tout à fait admirable.

Je ne broserai pas ici l'intrigue ni ne rentrerai dans les détails de cette histoire. Les lecteurs qui jettent un œil à la postface<sup>1</sup> avant de lire le roman sont plus nombreux qu'on ne le croit, et même si

---

1. Dans la présente édition, ce texte a été déplacé en début d'ouvrage.

dévoiler une intrigue si imprévisible et insensée ne serait pas totalement la gâcher, cela reviendrait à rogner une bonne partie du plaisir de la lecture. Quoiqu'il en soit, j'espère que vous saurez apprécier les rebondissements atypiques de ce récit en tous points mystérieux, de ce livre que l'on referme bouche bée.

La présente traduction se fonde sur celle de Sverre Lyngstad en anglais (parue aux éditions Harvill Secker). À ma connaissance, les autres ouvrages de Solstad traduits en anglais sont les romans *Shyness and Dignity* (*Genanse og verdighet*, 1994) et *Professor Andersen's Night* (*Professor Andersens natt*, 1996), deux bijoux ardues acclamés par la critique.

La suite du présent ouvrage a paru en 2009 en Norvège sous le titre *Syttende roman* (Dix-septième roman), mais comme elle n'est pas encore traduite en anglais, je n'ai malheureusement pas pu la lire. Je suis impatient de découvrir un jour la façon dont l'histoire a évolué.

Pour la transcription des noms propres, notamment, j'ai bénéficié de l'expertise de Mme Ika Kaminka, la traductrice de mes livres en norvégien, et de celle de l'équipe de l'ambassade de Norvège à Tokyo. Cette traduction a été relue par Mme Tomone Yokuta des éditions Chûôkôron Shinsha, et par Mme Naoko Doi, relectrice. Recevez toutes et tous mes plus profonds remerciements.

HARUKI MURAKAMI,  
mars 2015



Au moment où commence ce récit, Bjørn Hansen vient juste de franchir la barre des cinquante ans et se tient à la gare ferroviaire de Kongsberg où il attend quelqu'un. Voilà quatre ans qu'il s'est séparé de Turid Lammers avec qui il a vécu pendant quatorze ans, dès l'instant où il a mis les pieds à Kongsberg, une ville ayant pour lui à peine d'existence sur une carte géographique avant cette période. Il vit désormais au centre-ville, dans un appartement moderne situé à un jet de pierre de la gare ferroviaire. Lorsqu'il est arrivé à Kongsberg, dix-huit ans plus tôt, il ne possédait guère que quelques effets personnels, tels des vêtements et des chaussures, sans oublier des cartons et des cartons de livres. Lorsqu'il a quitté la villa lammersienne, il n'a emporté que quelques effets personnels, tels des vêtements et des chaussures, sans oublier des cartons et des cartons de livres. Ainsi se composait son bagage. Dostoïevski. Pouchkine. Thomas Mann. Céline. Borges. Tom Kristensen. García Márquez. Proust. Singer. Heinrich Heine.

Malraux, Kafka, Kundera, Freud, Kierkegaard, Sartre, Camus, Butor.

Sitôt que, durant les quatre années écoulées depuis leur rupture, il repensait à Turid Lammers, c'était avec un sentiment de soulagement à l'idée que la relation appartînt au passé. Force lui était simultanément de constater, avec une stupeur frôlant la douleur, qu'il n'était plus en mesure ni de comprendre ni de revivre les raisons pour lesquelles il s'était à ce point enflammé pour elle. Qu'il l'eût été ne faisait néanmoins pas l'ombre d'un doute. Pourquoi sinon aurait-il mis un terme à son mariage avec Tina Korpi, les quittant, elle et leur fils âgé à l'époque de deux ans, afin de suivre Turid Lammers à Kongsberg, dans l'espoir secret que cette dernière voulût bien de lui, Bjørn Hansen ? C'était la faute de Turid Lammers s'il avait échoué à Kongsberg. Sans elle, et sans cette sensation aujourd'hui oubliée d'enflammement pour elle, jamais il n'aurait échoué ici. Jamais. Tout dans sa vie aurait pris un tour tout différent. Jamais il n'aurait eu l'idée de postuler à un emploi de percepteur à Kongsberg ; oui, jamais il n'aurait ne fût-ce que rêvé de postuler à un quelconque emploi de percepteur, il aurait vraisemblablement poursuivi au sein du ministère, y aurait accompli une carrière convenable, serait aujourd'hui administrateur général, vraisemblablement, ou bien aurait changé de poste pour monter dans la hiérarchie et évoluer au sein des télécommunications norvégiennes ou des chemins de fer tout aussi norvégiens, ou une entreprise

publique de ce genre. Mais percepteur, jamais. Et Kongsberg, jamais.

Cela le tourmentait de ne pas être en mesure de revivre son enflammement pour Turid Lammers, le jour où il avait fait sa connaissance. Une femme frêle, nerveuse – voilà le souvenir qu’il conservait d’elle. Lorsqu’il l’avait rencontrée, elle venait de rentrer de France après y avoir passé sept ans, laissant derrière elle un mariage transformé en naufrage. Elle retournait donc en Norvège et, sitôt fixée à Oslo, elle prit un amant. Cet amant n’était nul autre que lui-même. S’agissait-il d’un enflammement du genre de celui provoqué sur leur entourage par les nerfs des femmes qui l’avait vu, lui, Bjørn Hansen, s’éprendre de Turid Lammers et se prendre dans ses filets ? S’agissait-il de ces oscillations fébriles qui secouent l’esprit ? Six mois plus tard, le père de Turid Lammers décédait. À la suite de quoi elle revint vivre définitivement dans la ville de province d’où elle était originaire : Kongsberg. Elle se domicilia dans une vieille villa, reprit avec sa sœur aînée la direction d’une boutique de fleurs et décrocha un emploi de professeur au Lycée municipal de Kongsberg où elle enseignait le français, l’anglais et l’art dramatique.

Le père mourut en septembre. Elle regagna sa ville natale, rentra assister à l’enterrement et s’occuper de la succession, puis retourna à Oslo une semaine plus tard. Elle poursuivit sa vie d’avant, un mois durant. Or, du jour au lendemain, elle décida de revenir vivre définitivement dans sa ville natale de Kongsberg. Un

mercredi soir elle révélait la nouvelle à son amant, le dimanche elle disparaissait. Quand elle lui annonça son déménagement, il éprouva d'abord un sentiment de soulagement. Enfin il allait pouvoir rétablir un ordre normal dans son existence. Il était marié à Tina Korpi, ils avaient ensemble un fils âgé de deux ans. Il n'avait pas parlé de Turid à Tina, c'était une idylle secrète de conte de fées qu'il s'accordait. Au fond, cela tombait bien qu'elle s'en aille, qu'elle parte à Kongsberg et s'éclipse de sa vie, sans rien laisser dans sa conscience sinon le souvenir d'un semblant de bonheur subtilisé.

Seulement voilà, il s'imagina qu'il ne pouvait se comporter en traître. Il devait aller à Kongsberg, la rejoindre, à défaut de quoi il se lancerait dans une entreprise qu'il regretterait pour le restant de ses jours. Oui, lui semblait-il, cette franche certitude qu'il serait rongé par le remords l'empêchait fondamentalement de revenir auprès de Tina et de leur fils pour certes continuer comme avant, mais sans maîtresse secrète. Aussi choisit-il de tout avouer à son épouse et de mettre un terme à ce mariage.

Car au soulagement d'abord éprouvé en apprenant que Turid revenait vivre dans sa ville natale s'ajoutait la conscience claire que le conte de fées entourant leur idylle ne durerait pas : déjà à l'époque il avait clairement vu les raisons qui le pousseraient, quatorze ans plus tard, à la quitter. Il ne se berçait pas d'illusions sur le fait qu'elle lui prodiguerait du bonheur. Mais, quand il se rendit compte qu'elle était bel et bien partie, elle lui manqua si atrocement

qu'il fut saisi par une nécessité purement et simplement morale d'être à proximité de cette femme qui, sans relâche, envoyait des signaux nerveux à son entourage, ne trouvait jamais le calme, débordait de lubies, sans relâche, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Il est possible que Bjørn Hansen ait dit à Tina qu'il avait rencontré l'amour et ne pouvait le trahir. C'est très probablement ce qu'il a dit. Mais cela le minait de constater qu'il ne gardait de la Turid Lammers d'alors aucun souvenir permettant de justifier ces grands mots. Hormis quelques anecdotes insignifiantes à l'instar de celle-ci : ils marchent bras dessus bras dessous, elle et lui, quand soudain elle aperçoit une peau de banane, là, juste devant elle, sur un trottoir ; elle se penche alors, sans lâcher son bras, la ramasse, puis la jette sur la chaussée en disant d'un ton jovial : « Si seulement les voitures pouvaient glisser dessus. » Mon Dieu ! pensa-t-il dans l'instant (ou plus tard), c'est donc sa façon de régler les problèmes. Il était alors employé dans un ministère, il l'était depuis qu'il avait obtenu six ans plus tôt ce diplôme en sciences économiques qui lui avait ouvert les portes de la fonction publique ; oui, il avait même été propulsé au poste de chef de service, à trente-deux ans seulement. Sa maîtresse était elle aussi âgée de trente-deux ans, et par ailleurs professeur. Et voilà donc qu'elle ramassait sur le trottoir une peau de banane et la balançait ensuite un peu plus loin. Pour les voitures. Un geste complètement farfelu.

Il devait être sous l'effet d'une fascination. Mais en tout cas en proie aux tracasseries, surtout en pensant à une éventuelle vie commune avec elle (quoique cette pensée avait dû surgir plus tard). Était-ce ce genre d'anecdotes qui l'avait incité à dire à Tina qu'il avait rencontré l'amour et ne pouvait le trahir? L'autre option aurait consisté à lui dire qu'il vivait une idylle de conte de fées et ne pouvait y renoncer. Mais il n'avait décemment pu tenir de tels propos, bien qu'ils représentent l'exacte affirmation expliquant pourquoi Bjørn Hansen, un gosse de basse classe issu d'une ville côtière norvégienne, ce jeune fonctionnaire ayant brillamment réussi dans l'un de nos ministères, quittait femme et enfant pour rejoindre Kongsberg et un avenir incertain. C'était non l'amour pour Turid Lammers dont il était possédé, et qui l'avait absorbé avec une telle intensité qu'il parvenait à peine à respirer, mais l'idylle. La séduction qu'elle renfermait. Au plus profond de lui-même, Bjørn Hansen savait que le bonheur éphémère est le plus désirable sur cette terre, et il lui était à présent donné de le vivre en rendant à Turid Lammers des visites clandestines dans son petit appartement du quartier de Sankt Hanshaugen à Oslo. Il n'avait encore jamais vécu avec une telle intensité parce qu'il savait se trouver dans une pièce où il ne séjournerait pas longtemps. Il s'agissait d'un pari risqué. D'un bonheur subtilisé. Et dans la mesure où l'objet de tout ce bonheur subtilisé n'était nulle autre que Turid Lammers, Bjørn Hansen se disait, de fil en aiguille, en son for

intérieur, que c'était nul autre que cet amour pour elle qu'il ne pouvait trahir. Or pas du tout. Turid Lammers n'était rien au-delà de l'idylle, des circonstances entourant leur relation. Ses mimiques, ses œillades, ses mouvements de la main d'une grâce si belle et si française (ces poignets délicats !) qu'il se sentait parcouru de frissons, sa façon de marcher – tout tirait sa splendeur des circonstances entourant leur relation. Tout cela, il le savait fort bien. En vérité, il en avait pleinement conscience. Délibérément, il avait fait ce pari risqué et cultivé ces instants volés. Il aurait dû dire à son épouse : Je ne peux en aucun cas savoir si c'est de l'amour, puisque je connais à peine cette femme, puisque je ne la connais que dans des situations où elle est l'objet de ma fascination ; mais ces situations assouvissent tant et tant de mes désirs les plus profonds, oui, tant et tant de mes attentes par rapport à la vie que, dès l'instant où elle trahit comme maintenant ces situations en s'en échappant, je dois partir pour la suivre et tenter de la retrouver.

Et si dans cette rupture il éprouvait un regret, un seul, c'était de ne pas avoir informé son épouse, du moins pas franchement, de l'état des choses. Mais au-delà de ça, il acceptait qu'elles aient pris cette tournure. Et il considérait toujours, dix-huit ans après, qu'il avait été juste de sa part de quitter une femme qui ne se doutait de rien et leur petit enfant qui dormait dans une chambre à côté. Pour en définitive se présenter chez celle qui à ses yeux représentait l'idylle, bien qu'il sache que le conte de

fées entourant cette idylle était déjà terminé, précisément parce qu'il mettait un terme à son mariage et partait retrouver Turid Lammers. Il ne nourrissait pas l'espoir de ressusciter ce qui avait été, mais il souhaitait en conserver les réminiscences, c'est-à-dire la garder, elle, Turid Lammers, c'est-à-dire respirer dans la même pièce qu'elle. Il ne pouvait se comporter en traître. Il avait trouvé dans ce cocufiage conscient une intensité et une tension qu'il avait pu observer jusque-là, avec fascination mais sans la capacité de les comprendre tout à fait, uniquement dans l'art et dans la littérature.

Et donc il était parti. Après avoir raconté à Tina Korpi qu'il était captif de l'amour dont il devait par conséquent suivre la voix. Tina Korpi paraissait en état de choc. Elle restait collée à sa chaise, sidérée, sans le quitter des yeux, sans cesser de répéter : «C'est donc pour ça, j'aurais dû m'en douter.» Il avait peur que n'éclatent des scènes de déchirement et, dans le paroxysme de la discussion, qu'ils en viennent à se hurler à la figure et ainsi à réveiller leur fils qui dormait à côté, au point de devoir y entrer pour le consoler et peut-être même, lui, Bjørn Hansen, de le prendre dans ses bras. Or il n'en fut rien. Bjørn Hansen rassembla quelques effets personnels qu'il emporta tour à tour dans la voiture tandis que, chaque fois qu'il revenait, une Tina Korpi toujours sidérée et collée à sa chaise répétait son plaintif : «J'aurais dû m'en douter.» Ses affaires chargées, il était fin prêt, et il était parti.

Il roula sous les halos orangés des réverbères plantés le long de la route européenne 18, jusqu'à Drammen qu'il traversa avant de bifurquer à une patte-d'oie pour suivre la rivière Drammenselva sur sa rive orientale et ainsi monter vers Hokksund, sans cesser de suivre la rivière Drammenselva sur sa rive orientale. À l'approche de Hokksund, la route décrivait une nouvelle patte-d'oie, dont un embranchement enjambait le cours d'eau et descendait vers les villes de Kongsberg et de Notodden, puis vers la vallée du Numedal et la région du haut Telemark – c'est ce chemin-là qu'il devait emprunter. Mais juste avant d'accéder à Hokksund, il s'arrêta à l'Eikerstua, un relais routier situé peu avant la patte-d'oie, et y entra. Malgré l'heure tardive, l'établissement accueillait encore des clients qui mangeaient un smørrebrød surmonté d'un bifteck haché et buvaient un café. C'étaient des automobilistes comme lui, ou des chauffeurs poids lourd dont les camions respectifs trônaient devant le relais routier, garés sur le parking. Bjørn Hansen fila illico à la cabine téléphonique et composa le numéro de Turid Lammers. Il était très nerveux, il le sentait lui-même, au moment d'introduire les pièces de monnaie dans l'appareil et de composer le numéro, car il n'avait pas prévu Turid Lammers qu'il faisait route vers elle. («Je ne veux pas être la maîtresse d'un homme marié», lui avait-elle dit juste avant de revenir vivre à Kongsberg, sur un ton tout à fait neutre qui ne lui avait nullement laissé croire qu'elle désirait qu'il contribue à ce qu'elle ne le fût pas.)

Il entendit le son de sa voix à elle, ainsi que celui des pièces d'une couronne qui dégringolaient dans le réceptacle de l'appareil, de sorte qu'il pouvait parler en ayant la certitude qu'elle l'entendait. Il lui raconta ce qui s'était passé et qu'il se trouvait dans un restaurant routier situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Drammen, juste avant la patte-d'oie dont un embranchement descendait sur Kongsberg. Il lui demanda s'il pouvait venir, elle répondit que oui.

Il se remit au volant et prit la direction de Kongsberg. D'un seul coup, il était plongé loin dans les terres, au cœur de cette Norvège inhospitalière, sylvestre, éloignée et (hormis pour ceux qui y habitent) reculée, même s'il ne se trouvait qu'à soixante-dix kilomètres de la capitale du pays. On était en plein hiver, de gros flocons virevoltaient. La chaussée, bien qu'il s'agisse d'une route nationale, était étroite, glissante, sinueuse. De part et d'autre, de hautes congères d'une neige compacte et froide. Des champs, plats et enterrés dans un crépuscule blanc. Des précipices et des renfoncements. Des fermes disséminées. Des forêts de sapins. Une lampe solitaire dans la nuit, fichée au mur d'un pavillon moderne de plain-pied, lui-même fiché dans le paysage comme sous l'effet du hasard, autour duquel la neige tourbillonnait blanc. Des lacs gelés. Des rivières figées. Des sapins dépenaillés. Des stalactites éclairées par les phares de la voiture de Bjørn Hansen et suspendues aux corniches des parois rocheuses qui tombaient à pic sur la

chaussée. Le trajet dura nettement plus longtemps qu'estimé parce qu'il devait maintenir une vitesse réduite au creux de ce paysage hivernal dans lequel, en longeant la route glissante et sinueuse, il s'enfonçait de plus en plus en profondeur, jusqu'à ce qu'il comprenne brusquement, à la faveur d'une pente raide, qu'il se trouvait en périphérie d'une agglomération; et d'ailleurs il ne tarda pas à quitter la route principale pour entrer dans la ville éclairée de Kongsberg.

Malgré l'heure tardive, un nombre étonnamment important de gens étaient encore dehors, ce qui s'expliquait par la dernière séance au cinéma qui venait à l'instant de se terminer alors qu'il était vingt-trois heures passées de dix minutes. Il roula un peu à l'aveuglette, en quête d'une station de taxis. La trouvant juste devant la gare ferroviaire, il immobilisa sa voiture. Il s'approcha d'un chauffeur de taxi installé au volant, qui attendait son prochain client. Il lui lut l'adresse de Turid Lammers qu'il avait notée sur un bout de papier, et l'autre lui fournit une explication minutieuse de la route qu'il devait suivre. Cinq minutes plus tard, il se rangea devant une villa grande mais quelque peu décatie qui, à en croire l'adresse, correspondait au lieu où Turid Lammers était domiciliée.

Elle ne se tenait pas sur le seuil de la porte. Il sonna; il fallut un certain temps, estima-t-il, avant qu'elle n'ouvre. Mais à ce moment-là elle sembla contente de le voir. Elle avait allumé un feu dans la cheminée. Elle l'attendait avec un repas et une

boisson. Elle paraissait calme, détendue, nettement plus détendue qu'il n'escomptait la trouver, dans cette grande villa pleine de courants d'air dont elle avait hérité.

Quatorze années durant, il allait vivre dans cette vieille villa. En tant que concubin de Turid Lammers. Sans cesser d'habiter à Kongsberg. Les premiers temps il faisait la navette entre la ville de province et la capitale, entre Kongsberg et son poste au ministère. Qui était Turid Lammers ? À Oslo, elle avait été une femme attirante dans la cohue urbaine, qu'il avait rencontrée fortuitement et pour qui il s'était enflammé. Désormais elle était revenue vivre dans sa ville natale, emménageant de surcroît dans sa maison natale, évoluant dans un élément qui jusque-là n'existait chez elle que sous la forme de singularités sporadiques (et ô combien charmantes). En tant qu'amant à Oslo, il avait surtout été absorbé par la part française de son passé, ces sept années dans l'Hexagone qui l'avaient rendue plus pénétrante (supposait-il) et avaient simultanément conféré à ses gestes cette grâce tout étudiée dont il ne pouvait (à cause de l'idylle adultérine dont ils tiraient leur splendeur) se priver. Tout particulièrement ses mouvements de la main. Cette manière pseudo-méditerranéenne d'utiliser ses mains tels des accessoires esthétiques reflétant ce que la bouche manifestait l'avait fasciné, sur un mode un peu puéril qui l'empêchait presque d'écouter ce qu'elle disait – c'est dire à quel point il était absorbé par sa façon de s'exprimer. Ainsi,

il n'avait profité qu'incidemment de la part provinciale de Turid Lammers qui, dès lors, ne surgissait que dans l'élément de son expression exotique et méditerranéenne. Cette femme française qui parlait de sa sœur impossible à Kongsberg. Or tout cela était devenu la réalité qui abritait la vie de Turid Lammers, et par conséquent la sienne à lui. La famille Lammers avait à une époque possédé la moitié de Kongsberg et de ses environs. Des bois et des forêts, des terres et des parcelles, des commerces et des boutiques, des menuiseries et des charpenteries, etc. Mais à la mort du père, il ne restait guère qu'une boutique de fleurs et une station-service, en sus de la villa lammersienne. La sœur obtint la très lucrative station-service que son mari dirigeait, et Turid obtint pour sa part la villa, mais seulement après moult atermoiements; la boutique de fleurs étant reprise en partage par les deux sœurs. Tout cela conduisit à des escarmouches qui n'étaient toujours pas terminées lorsque, quatorze ans plus tard, Bjørn Hansen déménagea enfin de la villa lammersienne et prit un logement individuel. En fait, la question était de savoir qui des deux représentait leur héritage, le nom des Lammers, avec le plus de justesse.

De prime abord, Turid Lammers semblait au-dessus de tout ça; et longtemps, très longtemps, son amant, Bjørn Hansen, le crut. Elle était anti-bourgeoise de tout son être, méprisait les jérémiades sur l'argent et la manière qu'avait sa sœur de «mettre le grappin sur les choses», dit Turid,

et elle était très sérieuse en affirmant cela. Aussi, lors d'une réception qu'ils donnaient dans la villa lammersienne, si une saucière bicentenaire avait le malheur de lui échapper des mains et de se briser sur le plancher tandis que la sauce dégoulinait au milieu des morceaux cassés, elle riait, et ses yeux brillaient littéralement quand elle s'écriait : « C'est un moment historique ! Deux siècles viennent de me tomber des mains et d'être réduits à néant ! » Et ce, sous les applaudissements émerveillés des invités. Or Bjørn Hansen savait que la vision de la saucière cassée la meurtrissait. Car le jour où eut lieu cet incident, il vivait avec elle depuis deux ans, en tant que son mari pour ainsi dire.

Ce qu'il n'était pas encore lorsqu'un soir il revint d'Oslo et du ministère et qu'elle, pendant l'un de leurs dîners tardifs, penchée avec négligence sur l'édition du jour du *Laagendalsposten*, le quotidien local, désigna une petite annonce. Bjørn Hansen se considérait comme un individu flegmatique, introverti et peu spontané. La petite annonce en question était en fait une proposition d'emploi : le poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg était vacant pour les candidats qualifiés. Bjørn Hansen lut la petite annonce en question puis interrogea Turid Lammers du regard. Certains termes choisis dans la rédaction de cette proposition d'emploi éveillaient-ils, chez Turid Lammers, son sens antibureaucratique de l'humour ? Or celle-ci désigna derechef la petite annonce et déclara : « *For you, my dear.* » Percepteur, ça devrait être un truc

pour toi. Bjørn Hansen la regarda de nouveau et répondit en riant : « Oui, pourquoi pas ? »

Oui, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas se présenter au poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg étant donné qu'il vivait dorénavant dans cette ville ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Bjørn Hansen envoya solennellement sa candidature pour le poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg et devenir ainsi percepteur.

Qu'est-ce qu'un percepteur ? Cela consiste à être receveur des impôts. Le percepteur a pour responsabilité de veiller à ce que les taxes et impôts légitimement dus, communaux comme nationaux, soient recouvrés et payés en temps voulu, et à ce que les mesures nécessaires soient prises et mises en œuvre en cas de non-règlement. À l'origine, la fonction de collecteur d'impôts était un poste très élevé au sein de l'administration, une tâche qu'assurait autrefois le bailli ou le sénéchal, autrement dit la main droite du roi. Vint ensuite le receveur général, puis le percepteur, autrement dit un agent dépositaire de l'autorité publique, respecté et digne de confiance, qui occupait une fonction dont les prérogatives provenaient de la société urbaine. Le fait que le métier de collecteur d'impôts voie le percepteur se substituer au bailli peut être considéré comme l'expression d'une transformation de la Nation, qui changeait ainsi de caractère en passant d'un État bureaucratique à un État établissant ses assises sur une démocratie locale élargie. Dans la Norvège du XX<sup>e</sup> siècle, le trésorier-payeur général d'une petite

ville n'était plus forcément un fonctionnaire d'État : il était recruté dans le cadre des procédures quotidiennes de l'agglomération où il exerçait ses activités, il était titulaire d'un diplôme sanctionné par une école de commerce et avait gravi les échelons au sein de la hiérarchie du Trésor public.

Que Bjørn Hansen dépose sa candidature n'était pas un acte bienveillant envers le personnel du Trésor public. Avec son diplôme en sciences économiques et sa pratique ministérielle, il était en fait non seulement surqualifié pour le poste de percepteur, mais il brûlait ainsi la politesse à deux autres collaborateurs des impôts ayant de nombreuses années d'expérience au sein de ce service et qui ces derniers temps se regardaient en chiens de faïence parce qu'ils s'estimaient tous deux compétents pour atteindre le sommet. Bjørn Hansen raflait le titre à leur nez et à leur barbe. Aussi s'unirent-ils instantanément contre lui, le survenant qui vivait avec Turid Lammers dans la villa lammersienne, un snob de trente-deux ans bardé de diplômes, un profiteuse des trente glorieuses, dès le jour où pour la première fois il inventoria son bureau et ses collègues.

Il avait emménagé à Kongsberg. Et non content d'avoir envoyé, sur un coup de tête, sa candidature pour le poste de trésorier-payeur général, il était devenu percepteur général. Alors qu'en fait le titre ne lui arrachait guère qu'un haussement d'épaules. À quoi bon être percepteur ? Et pourquoi justement percepteur ? Pour un coup de tête, c'en était un, pensa-t-il, interloqué. Cela n'empêchait

nullement Turid Lammers d'arpenter les pièces de la villa lammersienne en fredonnant : « Mon mari est perceuteur. Mon mari est perceuteur. Je vis avec Monsieur le Perceuteur. Je vis avec Monsieur le Perceuteur. » Bjørn Hansen la regarda, admiratif. Il ne put s'empêcher de rire.

Il y avait dans la gaieté de Turid Lammers une hardiesse qui le fascinait. Stimulé par cette gaieté, et avec un haussement d'épaules, Bjørn Hansen parlait à son labeur journalier. Pensait-il que ce travail était, pour employer un euphémisme, une impasse du point de vue de sa carrière ? Eh bien, il en avait conscience ; mais, donc, il se fendait d'un haussement d'épaules. Il était plus important à ses yeux d'avoir trouvé un emploi à Kongsberg plutôt que de finir par se lasser de faire la navette entre la ville de province et la capitale (des déplacements qui, à la longue, corrodaient leur relation). Il n'aurait pas été opposé à poursuivre au sein du ministère, mais pas lorsqu'il vivait à Kongsberg. Or il vivait à Kongsberg, c'était un fait établi.

Bjørn Hansen avait grandi dans une ville en bordure du fjord d'Oslo, en tant que fils de parents nécessiteux. Il était un gosse de basse classe. Il lui parut toutefois naturel de continuer sa scolarité au lycée, lui qui avait une tête bien pleine. Il décrocha son baccalauréat à dix-neuf ans et, après avoir accompli son service militaire de seize mois, il dut décider de ce qu'il ferait de sa vie. Bjørn Hansen décida alors de monter à Oslo pour suivre des études universitaires. En réalité, il manifestait un

intérêt marqué pour l'art et la littérature, la philosophie et le sens de la vie; néanmoins, il choisit d'étudier l'économie. Cela parce qu'il avait toujours été doué en calcul et en mathématiques, mais aussi parce qu'une sensation diffuse lui soufflait qu'il devait s'élever dans cette vie s'il ne voulait pas échouer dans la même pauvreté que ses parents; il voulait en tout cas échapper à ce calvaire quotidien. Et si à ses yeux l'art et la littérature, la philosophie et le sens de la vie, ne représentaient pas un calvaire quotidien, ils n'en demeuraient pas moins, purement et simplement, des symboles de luxe. Pour lui, l'art et la littérature n'étaient pas des études mais des centres d'intérêt que l'on pouvait cultiver pendant son temps libre, ce n'étaient pas des tremplins pour obtenir un emploi, ainsi que, avec son bon sens populaire, il se figurait l'utilité d'études universitaires. D'où l'économie. Il y avait deux moyens d'étudier l'économie: on pouvait étudier l'économie commerciale (à Bergen) ou on pouvait étudier l'économie sociale (à Oslo). Pour Bjørn Hansen, ce serait l'économie sociale. Les études d'économie commerciale menaient droit au secteur économique privé, à la jungle à coup sûr passionnante qui y régnait, mais celle-ci se situait tellement aux antipodes des conceptions fondamentales de Bjørn Hansen, de sa morale, de son intelligence sociale, etc., qu'elle était d'emblée exclue. Animé par une forme de conscience sociale, il choisit donc l'économie sociale et, par conséquent, un emploi à vie au sein de la fonction publique. Il choisit

ce faisant de devenir un serviteur de l'État, cela à défaut d'autres options.

Lorsqu'il fit la connaissance de Turid Lammers, Bjørn Hansen était employé au ministère depuis six ans. Pendant les dix-huit années qui s'étaient écoulées depuis son arrivée à Kongsberg, il disait toujours: «J'ai été employé au ministère», sans jamais préciser lequel; et si quelqu'un le lui demandait, il répondait: «Euh, un ministère, je ne me rappelle plus très bien», et impossible de lui faire entendre raison, même si tout un chacun savait pertinemment qu'il mentait sans vergogne et avait été sur le point de monter en grade. Il n'aurait eu rien contre: il considérait cette promotion comme un phénomène tout naturel, il se serait bien vu administrateur général ou carrément directeur général, il se plaisait au ministère, il trouvait passionnant d'élaborer les estimations budgétaires, d'autant qu'il n'était pas sans croire que ces estimations budgétaires, que les employés du ministère calculaient selon différentes variantes, auraient une signification pratique pour la vie quotidienne de centaines de milliers de Norvégiens – une pensée qui au demeurant ne contribue en rien à ce que l'on perde tout intérêt pour son travail. Car c'était un travail pertinent qu'effectuait Bjørn Hansen, et il se serait volontiers imaginé le poursuivre. Or, quand Turid Lammers, à moitié en plaisantant, lui avait suggéré de se présenter au poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg, il n'avait pas éprouvé la moindre difficulté à faire ses adieux à sa carrière

ministérielle qui ne lui avait jamais manqué depuis, pendant les dix-huit années qui s'étaient écoulées.

Devint-il percepteur pour les beaux yeux de Turid Lammers ? Dans tous les cas, il ne serait jamais devenu percepteur sans sa stimulation. Sans sa gaieté à l'idée que son concubin devienne le percepteur de la ville. C'était allègrement loufoque. Les beaux yeux de Turid scintillaient, et il pensa : Je le fais ! Putain, oui, et comment que je vais le faire ! Et il sentit aussitôt une satisfaction folâtre en pensant qu'il allait effectivement le faire. Il s'agissait là d'une rupture définitive avec tout ce qui avait été. Cela le liait enfin à Turid Lammers. À cette ville de Kongsberg. À leur relation dans la grande et décatie villa lammersienne. À l'idylle déjà marquée par tant de traits absurdes, mais par laquelle il n'en restait pas moins toujours aussi fasciné.

Quoi qu'il en soit, à la surprise de Turid Lammers (et d'ailleurs à la sienne), dès le premier instant il se lança dans son travail avec un grand sérieux, oui, presque avec ardeur. En partie parce que dès le premier instant il sentit également la résistance au sein du Trésor public le frapper en pleine face, venant des deux candidats auxquels il avait été préféré. À la vérité, il trouvait qu'il avait eu à leur égard un comportement un peu ignoble. Ce travail était en fait le leur, ils auraient dû entrer en concurrence réciproque pour l'obtenir ; le malheureux recalé aurait nourri envers son collègue une rancune inexpiable, lui aurait mis sans cesse des bâtons dans les roues, en silence et avec virulence, en usant

de tous les coups bas possibles, au lieu, comme maintenant, de se coaliser avec lui, son ancien rival, comme des amis, oui, de plus en plus comme des amis à tu et à toi, pour mieux se liguer contre lui, le nouveau percepteur, avec une cruauté extrême. Et il eut bien du fil à retordre, lui qui n'avait eu qu'à lever le petit doigt pour décrocher ce poste de direction (il avait seize subalternes sous ses ordres). C'étaient intrigues et vacheries à tous les étages. La quantité de vacheries que peut inventer un homme de cinquante ans, qui s'estime victime d'un canular en ne montant pas au pinacle du Trésor public auquel il se croyait pourtant naturellement promis pour devenir le percepteur de la ville, est totalement indescriptible. Et quand en l'occurrence les deux compères étaient du même tonneau, de la même farine, comme on dit, l'ambiance au Trésor public pouvait à certains moments être plus que tendue. La poussière ne s'accumulait pas dans les coins, contrairement à l'idée que les gens se font volontiers des bureaux où les personnes dépositaires de l'autorité publique, sèches et grinçantes, ont leur demeure quotidienne; non, dans les coins sévissaient l'infection et les envies. Nonobstant, cette atmosphère délétère l'endurcit, oui, le mûrit, et si ce ne fut en tant qu'homme, en tout cas en tant que percepteur, et c'était en l'occurrence ce qui comptait.

Une autre raison expliquant pourquoi Bjørn Hansen remplit dès le premier jour sa fonction de percepteur au Trésor public de Kongsberg, avec

un sérieux proche de l'ardeur, était que cette profession constituait son travail. Il avait déposé sa candidature à un poste, qu'il avait obtenu. Celui-ci ne représentait pas le but de son existence, une vocation, mais n'en demeurait pas moins son travail. À ses yeux, le travail était un mal nécessaire. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué, il avait choisi ses études en fonction du mal nécessaire dans lequel il souhaitait se qualifier. Quand ce travail était terminé, on pouvait s'adonner à loisir au contenu réel de l'existence qui, dans le cas de Bjørn Hansen, se constituait d'une femme et de la vie commune avec cette femme: Turid Lammers. Mais d'abord, on avait le devoir de participer à ce grand ouvrage collectif d'intérêt général qu'est le travail, afin que les roues puissent tourner, afin que la société puisse tout bonnement fonctionner, de sorte qu'il y ait du bifteck chez le boucher, des écoles pour les enfants et les adolescents, des vêtements à enfiler sur le corps, des interrupteurs dans le hall, de l'eau courante au robinet, une radio dont certains assuraient l'animation et dont d'autres assuraient la fabrication quand d'autres encore se rendaient à l'épicerie dont certaines personnes assuraient la gestion, et, si jamais la radio tombait en panne, de sorte que d'autres personnes en assument la réparation, voilà comment les roues pouvaient tourner; et, sitôt que la neige tombait sur Kongsberg, les chasse-neige se tenaient prêts à engloutir les congères compactes de sorte que la neige fraîche puisse être emmagasinée sur les bas-côtés de la route, pour former de

nouvelles congères, de sorte que les roues puissent tourner. Au milieu de tout cela, Bjørn Hansen assumait quant à lui la direction du bureau censé recouvrer les prélèvements obligatoires au bénéfice tant de la collectivité locale que de l'État. Il était devenu l'impitoyable receveur du Trésor public de cette ville de province; le strict serviteur de l'État.

Kongsberg se situe loin dans les terres. Au cœur de la Norvège. Près du fleuve Lågen qui arrose la ville en décrivant une belle boucle et sépare le vieux Kongsberg du nouveau Kongsberg. Un auguste pont reliait les deux anciens quartiers, tous deux ornements de sculptures réalistes qui louaient le travail, qu'il s'agisse de l'industrie minière ou du flottage du bois. Le centre moderne était à l'image des autres villes norvégiennes, avec ses rues principales flanquées de commerces où l'on pouvait acheter, à foison, ce que la civilisation moderne avait à offrir, depuis les aiguilles à tricoter jusqu'aux ordinateurs à la pointe du progrès. C'est là que l'on trouvait l'affairement. Le vieux centre ne renfermait que la plupart des bâtiments administratifs, entourés de maisons en bois anémiques datant du temps jadis – nous sommes à cette époque au début des années 1970. Une superbe église sur une colline. Un noble commissariat dans une ancienne villa patricienne. Une sinistre prison. Tous ces édifices situés autour de la place de l'église. Sinon, une caserne de pompiers, sans oublier bien sûr un hôtel de ville, avec ses diverses fonctions.

L'agglomération fut construite autour des mines d'argent. Les seules à exister au sein du royaume de Danemark-Norvège se trouvant ici, le roi Christian IV décida par conséquent au XVI<sup>e</sup> siècle d'y implanter une ville. Des milliers d'ouvriers et d'experts miniers allemands, ainsi que des hauts fonctionnaires danois, vécurent ici. La ville se situait dans un lieu magnifique, entourée de collines vertes du printemps à l'automne et blanches, de neige, en hiver. Le fleuve était bleu du printemps à l'automne et blanc, de glace, en hiver. Il y avait également ici la Fabrique d'armes légères de Kongsberg, ainsi que la Monnaie royale qui produisait d'ailleurs toujours la monnaie norvégienne. Il y avait ici une autre industrie, il y avait ici des magasins, il y avait ici des négociants, des dentistes, des avocats, des médecins, des fonctionnaires, des vendeuses, des secrétaires, des professeurs, des employés communaux – et des ouvriers. Et tous devaient payer des impôts.

Bjørn Hansen se fondit dans le décor de cette ville à une vitesse étonnante. Et tout autant dans sa fonction de percepteur. Il réussit en un rien de temps à entretenir un commerce avec une pléiade de personnes qu'il saluait d'un signe de tête dès qu'il les croisait dans la rue au cours de son trajet entre la villa lammersienne et l'Hôtel de Ville qui hébergeait le Trésor public. Il empruntait cette route deux fois par jour, d'abord le matin, en allant au bureau, puis l'après-midi, en partant du bureau. Il passait dans son bureau la majeure partie de sa journée de travail, tout juste interrompue par des

réunions avec l'adjoint au maire en charge du budget, à qui il exposait des rapports financiers sur les rentrées fiscales jusqu'à la période actuelle et leur adéquation avec les prévisions budgétaires. La vie était agréable et la fonction imposait de grandes responsabilités, sans pour autant qu'il eût besoin de s'acharner au travail. Les tâches étaient grosso modo routinières et, dès lors qu'on les connaissait, elles s'effectuaient plus ou moins d'elles-mêmes. Il ne lui arrivait jamais de rapporter du travail à la maison. Il trouvait qu'il était accueilli partout avec sympathie. Peu semblaient penser qu'il incarnait l'effrayante autorité de l'État, qui frappait d'une main de fer sur les arriérés d'impôts en souffrance et sur le non-recouvrement total de la taxe à la valeur ajoutée. Peu semblaient penser que, quand il écrivait son nom, sa signature, au bas d'un courrier officiel, cela signifiait alors que l'État exigeait son dû, et ce sans la moindre argumentation. Avec sur une feuille le nom de Bjørn Hansen, percepteur des impôts, ses employés se déployaient, sonnaient à des domiciles privés, pénétraient poliment à l'intérieur et saisissaient téléviseurs, meubles, peintures, en guise de gage des impayés dus à l'État. Il poursuivait même les magasins et les entreprises, avec les conséquences que ces poursuites induisaient non seulement pour leurs propriétaires malheureux mais tout autant, s'avérait-il, pour celles et ceux qui travaillaient à la sueur de leur front dans ces magasins et ces entreprises. Mais quand il marchait dans les rues les gens le saluaient avec

sympathie, un salut qu'il ne manquait pas de retourner. En dépit des rumeurs qui circulaient à propos des controverses internes au sein du Trésor public où lui, l'impétrant venu d'ailleurs, s'opposait à deux loyaux et valeureux bûcheurs originaires d'ici, de Kongsberg, ils n'étaient pas peu à saluer le percepteur d'un signe de tête. Cela s'expliquait en partie par le fait qu'à travers sa profession il entraînait en contact avec de très nombreux habitants de la ville, pas seulement les commerçants ou les personnes exerçant une fonction publique ; mais cela, la raison principale pour laquelle la plupart des gens le saluaient, s'expliquait surtout par le fait qu'ils étaient membres de la même association que lui, à savoir l'Association théâtrale de Kongsberg.

Car il était devenu membre de l'Association théâtrale de Kongsberg, un membre très actif même. Turid Lammers l'y draina dans son sillage. Elle avait joué au sein de la troupe amateur dans sa prime jeunesse et, quitte à revenir vivre définitivement dans sa ville natale, autant adhérer à l'Association théâtrale de Kongsberg à laquelle participaient toujours nombre de ses amis d'enfance, ce qu'elle fit sans attendre. Turid Lammers avait en outre évolué au cours de ses années d'absence. Elle avait étudié le théâtre tant en Norvège qu'en France et enseignait désormais l'art dramatique au Lycée municipal de Kongsberg, en plus de matières plus ordinaires telles que l'anglais et le français. Non contente d'être pour eux une source d'inspiration, elle fut accueillie à bras ouverts et ne tarda pas à